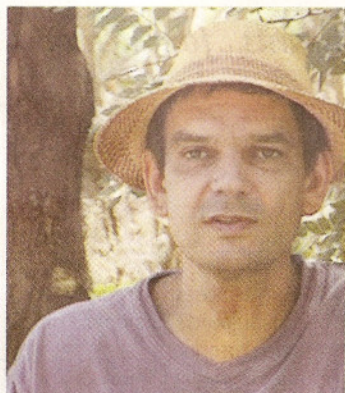


Crise alimentaire mondiale et famine au Sahel : témoignages d'une détresse

CARTE BLANCHE

DAVID SAWADOGO, PAMOUSSA ZIDA ET EDMOND COMPAORÉ, VOLONTAIRES À L'AZN.



REPÈRES

Un couple de parents ayant adopté une petite fille de la région de Guié nous transmet ce texte écrit par trois volontaires de l'association inter villages Zoramb Naagtaaba (AZN) décrivant la situation actuelle de la région de Guié. L'association est née en 1989 de la volonté de 6 villages de se regrouper pour mieux gérer leur développement et par les efforts d'Henri Girard, originaire de Landrecies (notre photo). En parallèle, l'association Terre Verte s'est constituée autour de Pierre Girard à Landrecies pour être relais en France de l'AZN.

CONTACT : AZN, 01 BP 551, Ouagadougou 01 Burkina Faso. Mail : aznguie.burkina@laposte.net

CONTACT RÉGION : Terre Verte, BP 2, 59550 Landrecies. Tél-Fax : 03 27 77 11 54. Mail : terre.verte@laposte.net

EN 2007, dans la région de Guié, la saison pluvieuse a commencé en juillet, avec un mois de retard. Puis, pendant deux mois et demi, les pluies ont été abondantes, souvent destructives. À la mi-septembre, la pluie s'est arrêtée brusquement, un mois trop tôt ! Beaucoup de récoltes se sont desséchées avant de mûrir ; depuis la famine est dans tous les esprits car chez nous tout le monde est agriculteur !

Une fois la trop maigre récolte consommée, dès le mois de janvier, dans la plupart des familles, la famine se ressent. De deux ou trois repas par jour, on ne se contente désormais que d'un seul ! « Je ne sais plus comment faire pour nourrir ma famille, j'ai déjà vendu ce qui me restait comme moutons, chèvres et poulets. Il n'y a plus rien à vendre chez moi ! J'ai demandé à des amis de me venir en aide avec un peu de mil mais depuis, ils ne se sont pas encore manifestés. Ma famille est sans provision ! » Ce sont les propos d'un chef d'une famille de quinze personnes qui ne sait plus comment nourrir les siens !

Les femmes sont les plus touchées, surtout dans certaines familles polygames où lorsque la famine survient chaque femme doit nourrir ses propres enfants, le mari ne pouvant plus rien assumer. Et nous sommes encore loin des prochaines récoltes qui ne commenceront qu'en septembre 2008. Une femme de la quarantaine nous témoigne « Nous n'avons pas pu récolter grand chose ; dès la Noël, notre mil était déjà fini. Nous mangeons une fois par jour et souvent rien. J'ai demandé de l'aide à mes parents et c'est avec ça que je me débrouille. Notre quotidien c'est le baagbènda (1).

Pourvu que les enfants aient quelque chose à manger. Mon mari ne bouge pas ! Il ne fait rien ! Il me regarde avec mes enfants ! Si je prépare il mange ; si je ne prépare pas il ne dit rien. Il ne me demande jamais où j'ai trouvé le mil ». Beaucoup ont même mangé les semen-

en difficultés et qui viennent me solliciter pour de l'aide. Je ne peux pas ne pas leur en donner car se sont des amis et des proches. Si chez moi je mange à ma faim et chez mon frère d'à côté ils mangent du baagbènda, ça me touche beaucoup si je ne lui donne pas. C'est ce qui fait que je

« Si chez moi je mange à ma faim et chez mon frère d'à côté ils mangent du baagbènda, ça me touche beaucoup si je ne lui donne pas. C'est ce qui fait que je connaîtrai moi aussi la famine en d'août. »

connaîtrai moi aussi la famine dans le mois d'août ».

Les familles qui pratiquent le zai souffriront peu de cette famine et auront la force de travailler pendant la saison pluvieuse. Dans quelques familles, tout l'espoir repose sur

ces de la campagne agricole qui approche et devront en racheter ou en quémander lorsque la pluie reviendra. Chez les agriculteurs pratiquant le zai (2), il reste encore des céréales dans les greniers. Les enfants arrivent toujours à manger deux fois par jour. Beaucoup de ces familles ne connaîtront la famine que tardivement, d'autres ne la verront pas du tout.

Leçon de partage

Un chef de famille nous témoigne : « J'ai toujours du mil dans mon grenier, je sais que je vais en payer, mais à partir du mois d'août ». Deux autres d'ajouter : « J'ai toujours du mil et cela me permet de préparer les trois mois de soudure qui arrivent » ; « Moi, je ne devais pas payer du mil cette année, mais malheureusement, il y a beaucoup de gens qui sont

les enfants qui sont en Côte d'Ivoire ou à la capitale. Ces derniers envoient de l'argent pour acheter du mil. Une veuve nous confie ses sentiments : « Je vis avec mes cinq enfants et c'est mon fils aîné qui est en Côte d'Ivoire qui fait vivre ses petits frères. Il m'a envoyé de l'argent de sa récolte de cacao pour les nourrir jusqu'au mois de mai. Les enfants ont un repas par jour mais ne se plaignent pas ; ça vaut mieux que rien. Les mois de juin, juillet et août seront très durs car il n'aura pas d'autre argent à m'envoyer ». Grâce aux travaux rémunérés de la Ferme Pilote de l'AZN, sur les différents chantiers de réalisation de mares, de bullis, de routes et de périmètres bocagers en cours actuellement, beaucoup de familles arrivent à s'acheter des vivres. Nous avons recueillis le témoignage d'une femme sur le chantier du périmètre bocager de Cissé-Yargho :

« Notre grenier s'est vidé dans le mois de janvier et depuis, notre mari a vendu tout son bétail pour assurer la survie de la famille. Il a donc demandé à chaque femme de s'occuper de ses enfants. J'ai pu payer du mil avec l'argent de mes contrats, ce qui me permet de nourrir mes enfants ». Un jeune homme nous dit : « La vie est devenue très dure dans ma famille. Avec l'argent de mes contrats, j'ai payé un sac de mil pour aider mon père à s'occuper de la famille ». Environ un millier de personnes auront pu travailler sur ces chantiers en 2008, sur les 15 000 habitants que comptent les environs de Guié. La crise alimentaire mondiale et la vie chère qu'elle engendre, viennent aggraver la vie des paysans. Le sac de mil ou de maïs de 100 kg s'achète au marché local à 17 000 Fcfa (26 euros). On ne pense même pas au riz qui, si on en avait les moyens, s'achèterait au village à 20 000 Fcfa (30 euros) le sac de seulement 50 kg. Alors qu'il y a quelques années, lors d'une famine, le riz importé était devenu moins cher que les céréales locales.

Cette année encore, la pluie semble tarder à venir et la saison sèche nous semble bien longue depuis septembre 2007. Ces famines répétées interpellent la société villageoise qui, engluée dans ses traditions, ne sait pas trop comment se relever et sortir de sa pauvreté récurrente.

> (1) Feuilles d'oseille ou d'haricot cuites à l'eau avec un peu de farine.

> (2) Zai, technique traditionnelle de préparation du sol qui consiste à faire des trous avec un petit aménagement pour récupérer un peu d'eau de ruissellement, puis d'y semer les graines de mil ou de sorgho afin de rendre moins sensibles les semis en cas de pluviométrie irrégulière.